



Propos recueillis par Gérald HAYOIS

Ingénieur devenu photographe, Pedro Correa propose d'écouter ses aspirations profondes plutôt que de viser une réussite professionnelle strictement carriériste. Dans son livre *Matins clairs*, ce quadragénaire d'origine espagnole explicite ce point de vue et son parcours suite à son discours très remarqué fin 2019, lors de la remise des diplômes des nouveaux promus ingénieurs de l'UCLouvain.

Pedro CORREA

## « J'AI ÉCOUTÉ LA VOIX QUI NOUS ANIME, NOUS RELIE, NOUS DÉPASSE »

— **Comment expliquez-vous la résonance de votre discours vu plus de dix millions de fois sur les réseaux sociaux ?**

— J'ai résumé quelques convictions qui me sont apparues dans mon cheminement et dont on parle si peu pendant les études : la quête de sens, ce qui fait ou non le bonheur, la joie ou non au travail. J'ai notamment parlé du *burnout* qui n'est pas nouveau, mais qui a pris aujourd'hui une dimension tellement énorme qu'on ne peut plus ne pas en parler. Ce retentissement est une preuve qu'il existe un éveil dans la société actuelle face à des questionnements liés au sens. J'ai reçu de nombreux messages de gens qui me remercient. Ils disent qu'ils se sentent ainsi moins seuls et qu'ils n'ont jamais osé s'exprimer à voix haute parce que c'est stigmatisant de se dire en *burnout* et en quête de sens. Ils m'ont incité à poursuivre ma réflexion. Le *burnout*, on peut le voir comme quelque chose de très triste ou bien de l'ordre du renouveau. La prise de conscience peut être aussi le début d'une solution.

— **Vous venez de prolonger ce discours par un livre qui explicite votre propos et votre parcours. On y découvre que vous êtes d'origine espagnole, arrivé en Belgique en 1990 à l'âge de treize ans...**

— Je suis arrivé à Bruxelles parce que mon père a été nommé professeur de littérature espagnole à l'École européenne, après l'avoir été à Avignon. Il était professeur dans l'âme et voulait élever les jeunes vers de nouveaux horizons. Il venait d'une région pauvre. Mon grand-père était maçon, avait connu la guerre civile, le régime dictatorial de Franco. Cela laisse des traces. Mon père a pu exercer un métier qui avait de l'aura et apportait confort et liberté. Il a aspiré de façon naturelle pour ses enfants à être ambitieux et, à dix-huit ans, j'ai suivi ces conseils.

— **Vous a-t-il aussi transmis des valeurs altruistes, de solidarité ?**

— Bien sûr. Il m'a fait passer des choses utiles et touchantes, comme la solidarité, le désir de vouloir élever les moins favorisés grâce à l'éducation. Tout en étant devenu anticlérical, il a toujours été touché par l'amour du prochain et la parole du Christ au sens le plus noble. Il m'a aussi transmis des choses dont je n'avais plus besoin, comme être compétitif, meilleur que les autres. Devenir adulte ce n'est pas tout rejeter, mais faire le tri dans ce qui nous a été communiqué et ne garder que ce qui nous est réellement utile.

— **Après vos études d'ingénieur, quelle a été votre expérience du monde du travail ?**

— J'ai commencé par un doctorat et de la recherche pendant quatre ans, puis je suis entré dans une PME fondée par des amis qui partageaient certaines valeurs. J'y suis resté trois ans avant d'être engagé par une multinationale bancaire. J'ai vu les coulisses du système avec des équipes

hiérarchisées, des emplois qui parfois n'ont aucun sens ou dont on pourrait se passer. J'y ai fait mes armes et j'ai aussi beaucoup appris de choses utiles. J'ai compris plus tard que je n'étais pas à ma place dans cette entreprise, un monde extrêmement codé, où tout est très linéaire, avec peu de créativité, de prise de risque. Beaucoup de gens sont malheureux parce qu'ils remplissent des tâches ingrates, inutiles.

— **La mort accidentelle de votre père quand vous aviez trente ans a été déterminante dans votre cheminement personnel ?**

— Je me suis rendu compte à ce moment-là de manière aiguë que j'étais mortel et pouvais, comme nous tous, mourir du jour au lendemain. On le sait intellectuellement, mais je l'ai appréhendé intimement. Dans notre société, on occulte cela. Alors s'est posée à moi de manière intense cette question : qu'est-ce que je veux faire de ma vie ? Une demande urgente de sens m'est apparue.

**« Ma spiritualité est très artisanale, autodidacte, non reprise d'une religion. »**

— **D'autres jalons ont contribué à votre changement de cap ?**

— À la suite de la mort de mon père, j'ai consulté un psychologue. Je me suis rendu compte que j'avais à faire le deuil de son départ, et aussi des notions de compétition, de carrière, et oser risquer autre chose, écouter cette voix intérieure qui était inexistante au début. J'ai aussi questionné des amis croyants sur leur foi, quelque chose qui m'avait toujours posé question parce que, suite à mon milieu familial, j'étais très cartésien, assez anticlérical. Je ne comprenais pas comment on pouvait passer du temps dans une église pour des choses qui, pour moi, n'existaient pas. Je ne croyais que ce que je voyais. Quelque chose a changé en moi et j'ai commencé à entendre cette voix intérieure qui m'appelait à voir la réalité autrement. Mon projet de devenir artiste photographe dans une démarche très peu figurative est allé dans ce sens, chercher à capturer ce qui autour de nous est invisible à l'œil nu pour le rendre plus visible.

— **Dans votre livre, vous écrivez : « J'ai progressivement écouté la voix qui nous anime, qui nous relie et qui nous dépasse. » Cette voix-là, d'aucuns l'appellent Dieu ou le divin si on ne veut pas trop la personnaliser...**

— Ma spiritualité, je peux en parler, mais de manière très pudique. C'est une spiritualité très artisanale, autodidacte, qui m'est propre, non reprise d'une religion. Je n'avais aucune éducation spirituelle. J'ai tâtonné. Je vis aujourd'hui en lisant des préceptes de méditation zen du bouddhisme, tout comme je peux vouloir incarner des préceptes chré-

tiens d'amour du prochain. Il y a une vérité que je ne nomme pas Dieu, mais l'Univers, que je ressens comme présente partout, en nous et dans tout le vivant. Je n'ai jamais été particulièrement attiré par la lecture des Évangiles. Je pense que la voie chrétienne, à l'origine, est très similaire à d'autres voies spirituelles où je me retrouve. Selon moi, il y a quelque chose autour de nous qui nous dépasse et est commune à tout le monde. Cela a été traduit en des termes différents selon les cultures qui ont donné lieu à diverses religions, avec des messages identiques : amour du prochain, amour du divin que l'on retrouve notamment dans la nature.

**— Un groupe de réflexion avec des amis vous a aussi aidé dans votre cheminement...**

— Ce groupe a été un outil formidable et, grâce à lui, je me suis rendu compte que je n'étais pas seul dans ce genre de questionnement existentiel. L'introspection est souvent décriée par ceux qui n'en ont jamais fait l'expérience, comme quelque

**« L'introspection peut être un élan vers les autres. »**

chose de nombriliste, égocentrique. Je l'ai au contraire expérimentée comme un élan qui tend vers les autres, et ce groupe en a été

la preuve : en prenant du temps pour nous, nous nous sommes rassemblés pour discuter de questions existentielles. Le changement de vie n'est pas quelque chose de simple. Remettre en question les injonctions entendues pendant trente ans demande de l'énergie. C'est extrêmement dur. Mais faire cela en groupe confère une réelle légitimité à nos questionnements.

**— Le métier d'artiste-photographe allait dans le sens de ces aspirations profondes ?**

— J'ai eu l'impression que ma place était là, que je pouvais ainsi communiquer une façon différente de voir les choses. Dans la multinationale, je ne pouvais pas avoir d'impact en écrivant simplement des rapports. La photographie est pour moi une manière de transmettre aux autres ma vision du monde. Elle est une invitation à regarder, à chercher la beauté, là où elle n'est pas spontanément visible.

**— Et maintenant, vous êtes passé à l'écriture...**

— L'écriture était pour moi l'étape suivante naturelle en ce qui concerne mon envie de communiquer et de participer à l'élan collectif pour changer une société qui va dans la mauvaise direction. Si on continue à produire comme on le fait, on risque l'anéantissement de l'espèce humaine.

**— Un moment important dans votre cheminement a été celui où vous avez annoncé à votre supérieur que vous vouliez quitter l'entreprise...**

— J'y suis allé à petits pas, je ne suis pas parti sur un coup de tête. Cela a été très graduel. J'ai d'abord demandé un quatre-vingtième temps, puis un mi-temps. Mener de front deux demi-vies comme photographe et comme chef de projet dans la banque devenait inconfortable. J'ai donc rencontré mon supérieur et je lui ai demandé comment faire pour organiser ce départ de la manière la moins douloureuse pour tout le monde et faire la transition, ce qui fut fait sans claquer la porte et en bons termes. J'avais le fantasme de changer la banque de l'intérieur. Ce n'était pas possible. Mais, en partant, j'ai créé plus de questionnements en interne en montrant qu'il est possible de s'en aller.

**— Ce n'est pas facile de passer du statut de salarié à celui d'indépendant avec toute l'incertitude financière qu'on imagine...**

— Cela a été dur au début, je n'avais pas de gros moyens. Dans ma famille, la peur du manque a été très présente. On a connu avant moi la faim, la guerre civile, il y avait donc une recherche de sécurité. Avec un thérapeute, j'ai travaillé cette peur de manquer. Et j'ai suivi les conseils de professionnels accompagnant les indépendants qui lancent leur propre job. Cela a marché pour moi, en m'écoutant, en sachant que j'avais des capacités qui me permettraient d'y arriver. Et aussi en étant bien conseillé et entouré pour faire face aux problèmes administratifs et autres.

**— Vous avez dû restreindre votre train de vie ?**

— Ce fut une agréable surprise de découvrir que j'avais besoin de moins d'argent que je ne le pensais. J'ai constaté que, précédemment, je dépensais beaucoup d'argent pour panser mon mal-être intérieur par de la surconsommation. Cette diminution de train de vie n'a pas été contraignante. J'ai incarné l'adage de la sobriété heureuse : moins de biens et plus de liens.

**— Vous participez directement ou indirectement à un mouvement, une association active dans le changement de société ?**

— Pas officiellement, mais oui, en support, en sympathisant de beaucoup de mouvements. Je termine mon livre par un appel, un chant d'union de toutes les « relèves ». Les changements sociétaux souhaitables sont multiples, que ce soit sur le climat, le vivant, le végétarisme, l'égalité homme-femme, les inégalités sociales, le racisme, les réfugiés. Tous ces mouvements vont dans le même sens de plus de solidarité, de bienveillance, d'un changement sociétal.

**— Qu'est-ce que vous trouvez navrant aujourd'hui ?**

— La légitimité donnée à des voix considérées comme sages, mais qui sont des répliques de modèles erronés du passé. Elles n'apportent rien de nouveau, alors qu'il y a tellement de voix intéressantes de la relève.

**— Une idée qui vous tient à cœur ?**

— Je considère que la démarche spirituelle et l'introspection qui ne tourne pas en rond de manière égocentrique sont un bien pour la cohésion sociale. Elles contribuent à l'altruisme et au changement social, à une forme de militantisme pacifique de résistance.

**— Que vous inspire comme réflexion la pandémie ?**

— Paradoxalement, à titre personnel, l'année 2020 a été celle où j'ai réalisé mon rêve d'être écrivain. Je me suis trouvé dans la joie de la création, de l'écriture et de constater ensuite que le livre avait un bon écho. Mais j'ai aussi été accablé par certaines dérives actuelles : l'individualisation du confinement et une peur omniprésente. La peur de la mort a été pour moi un éveil à la vie, à la prise de risques mesurés. Or, on fait l'inverse. On fait de la crainte de la mort un repli sur soi, on rentre dans des bunkers sanitaires. ■



Pedro CORREA, *Matins clairs, lettre à tous ceux qui veulent changer de vie*, Paris, L'Iconoclaste, 2020. Prix : 17€. Via L'appel : - 5% = 16,15€.